

Richard Rognet : La poésie de la mémoire*

Monique W. Labidoire

Tout espace poétique est une énigme dans laquelle on avance à l'aveugle. Les brumes, l'opacité, l'assombrie du paysage, les lieux d'existence, les questionnements que le poète Richard Rognet donne à connaître suggèrent une invitation à l'accompagner dans sa marche de reconnaissance. Car toute énigme trouve une solution et tout objet que l'on pourrait considérer comme hermétiquement clos peut s'ouvrir. Encore faut-il y laisser passer quelque lumière. Ici la lumière diffuse une vibration, un rythme, un sens immédiat d'une vérité approchée et les mots présents sur la page résonnent et vivent une expérience qui en perspective ne concédait aucun signal sonore.

1. S'inscrire dans le tremblement du monde

Richard Rognet est poète du tremblement et de la résonance. Il nous donne à voir des personnages et des lieux, des objets de nature et de raison, des sujets de réflexion, des émotions et des sentiments. S'il se montre dans l'intimité prosaïque de son poème, c'est pour mieux comprendre l'autre afin de nous raconter avec plus de vérité, l'épopée d'une fleur ou celle d'un oiseau qui s'interroge comme lui sur leur présence au monde autant que sur la présence du monde.

Les mots du poème déroulent des sensations dans un espace souvent couvert de brume et qui semble, en première lecture, restreindre le locuteur à un destin. Mais c'est en cheminant dans son propre paysage que le poète peut le mieux s'interroger sur le vécu du monde, c'est en dialoguant avec les éléments du monde — le hêtre qu'il aime caresser pour sa douceur, le

* Voir aussi ci-dessous, p. 93

rossignol dont il capte le chant depuis l'enfance, les feuilles de tilleul qui réclament sa tension poétique — qu'il peut le mieux appréhender ce qu'il est.

Où va-t-il? Qui appelle-t-il? Qui est ce Toi qui traverse l'opacité. Appelle-t-il la Poésie ou bien la Destinée, est-ce lui ou ses doubles qui nomment :

*[... toi
que j'ai renversée
au centre de mon être
toi qui détestes ma parole,
ta demeure, parfois ton sourire¹.*

Nous sommes dans un monde tragique où les fronts sont marqués de terreurs à combattre, où l'énigme est métaphysique et l'oubli saigne dans les mots du poète. La quête d'un absolu s'impose qui ne peut être trouvée dans la plus stricte solitude même si la solitude est ici d'inspiration vitale. Le poète cherche un accompagnement dans un amour incarné, l'autre sans doute, qui n'est pas le « je » récurrent mais le vrai « tu ». C'est aussi la caresse du matin, les fleurs qui flétrissent dans un vase dont il faut rafraîchir l'eau, mille petits gestes d'un quotidien attentionné aux choses les plus humbles qui permettent à Richard Rognet de garder l'espérance de ce qu'il faut bien entendre comme « bonne heure » et non pas instants blessés pour lesquels il faudrait accepter :

*[... d'ignorer le pas
de l'amour qui nous blesse, nous use, destructeur
du chemin, notre nom².*

Pas d'abandon dans le rituel de la journée, pas d'abandon dans ce qui construit l'être et l'âme. Le poète le sait : le temps passe et les heures s'usent, usent le poème ainsi que les mots. Les sentiments sont vécus pas à pas dans cette durée incertaine qui menace tout vivant qu'elle soit de l'homme, de la femme, de l'amour, de la fleur, de l'oiseau ou du poème. Ce n'est pas une raison pour avoir « *Recours à l'abandon* » même si parfois grande en est la tentation.

1 *Recours à l'abandon*, p. 53.

2 *Recours à l'abandon*, p. 55.

2. Amour et mythes

Le poète appelle fortement l'amour dans ses mythes poétiques les plus exigeants, nommant celles qui depuis toujours ont été sujets poétiques et objets de désirs, créant le poème à la lecture de leurs seuls noms : Ariane, Béatrice, Flore ou Ophélie auxquels répondent les noms plus communs, mais tout aussi symboliques pour le poète, Jean, Gérard ou Maurice, amoroso³.

Le poète ne semble pas lâcher l'idée que l'amour dans ses formes les plus multiples reste la sauvegarde d'une véritable harmonie. Il est à l'affût de toutes les violences et de tous les arrachements afin de les contrer et les repousser. Il est en quête du lieu de l'amour qui vivra le rythme du poème, un lieu sacré où les mots se murmurent et se crient, où les feux les plus rouges peuvent avaler les cendres elles-mêmes :

*[... et cette humble distance
amie de notre amour,
je te vois délivrance, joyeuse,
frontière naissante, je te vois,
les cendres disparaissent⁴.*

Femme, poésie, mort, ombre, déesse, tout ce sensible au féminin traverse le poème de Richard Rognet et interfère le signifiant avec beaucoup d'ardeur. Le poème est tour à tour masculin/féminin interchangeant les deux genres avec maints délices mais aussi avec beaucoup d'appréhension. Rien n'empêche le poète de passer des ténèbres à la lumière quand l'espace vécu lui semble irrespirable. Les épaves jonchent les pages du poème, l'horizon lui-même ne marque plus l'espoir d'un ailleurs où l'amour et pas seulement l'amour terrestre serait réinventé. Le poète ne s'y résout pas :

*Tu empêches mon passage
de l'espérance à l'ombre,
tu veux civiliser
mes poignards, mes séismes...]⁵*

3 In *Recours à l'abandon*, p. 57.

4 In *Recours à l'abandon*, p. 65.

5 *Recours à l'abandon*, p. 84.

Du « *Recours à l'abandon* » à la « *Dérive du voyageur* », il y a un grand espace blanc, peut-être la forêt vosgienne en hiver, une terre recouverte de neige dans laquelle le poète imprime son pas. Un espace dans lequel il voyage longuement et depuis longtemps, une blancheur apprivoisée de laquelle « rien » ne surgit à l'œil du promeneur étranger. Mais le natif détient cette blancheur et peut en faire surgir un « rien » différent tout empli de mots, de sensations, de tremblements. Le poème est aussi ce « rien », un rien virginal qui ouvre à toutes les promesses.

3. Appel à l'enfance

La neige de l'enfance est toujours immaculée et permet à l'enfant de jadis d'éveiller sa mémoire. Les villages enfouis sous la neige vivent au rythme du clocher, des pâtures, des bûcherons. Derrière les fenêtres aux petits rideaux de dentelle des vies s'accomplissent ou se refusent au monde. Que se passe-t-il derrière ces fenêtres? La mémoire est attisée par la volonté de retrouver les pas d'autrefois, une mère qui nomme les fleurs et les plantes de la forêt, un père plongé dans les livres, une amie trop tôt disparue, des objets, des odeurs, des saveurs, ce tout essentiel qui identifie le poète à son passage et au temps qui lui est imparti.

L'enfance est convoquée dans son innocence, quand les mots prenaient sens premier d'un langage tout simplement vernaculaire et que le paysage rendait vivante la nature au premier degré de son toucher; le ciel, la forêt, les fontaines, les champs, la voix du rossignol se partagent l'espace du poème dans lequel le temps d'hier est retracé dans le sentiment de l'aujourd'hui. Tout est revécu par la force du poème; ce qui surgit de la mémoire du locuteur comme ce qu'il n'arrive pas à saisir. Le poème est une quête profonde du vécu. Le poète se refuse de perdre la sève nourricière de son vivant, sève qu'il ne disperse pourtant pas dans la forme resserrée et rigoureuse qu'il nous propose. Il évoque une terre à bonheur dans un temps où, songe-t-il avec quelque mélancolie, « *nous ne résistons pas/aux empreintes anciennes/où le présent s'enlise*⁶ ». La perte d'êtres chers ravive la douleur endémique de tout être humain qui mesure la fragilité de la durée, la souffrance de rester sans l'autre et, peut-on lire « *On se retrouve en soi,/défait, tendresse à nu,/on se retourne — et rien*⁷ ». Il reste pourtant des signes. Le merle, le lilas, l'escargot et des livres, des mots, des poèmes qui

6 *Dérive du voyageur*, p. 55.

7 *Dérive du voyageur*, p. 55.

se couvrent immanquablement de poussière car il est impossible à celui qui demeure d'ouvrir tous les livres et d'en tourner toutes les pages.

À creuser trop profond la mémoire pour en faire resurgir les verts paradis, n'y a-t-il pas risque de mélancolie, de bile noire, de regrets? Le bonheur de ces espaces perdus semble irremplaçable et cette perte même installe peu à peu un paysage de désolation que le poète cesse parfois d'interroger : il l'accepte. Et l'acceptant, il veille un trésor perdu et se tient, guetteur sentinelle d'un domaine en ruine. Mais qui hormis le poète pourrait être ce guetteur? Le poète sait la patience du regard et des sons, il sait la patience des pierres et des fleurs, il sait prendre la posture et se nommer un des éléments du paysage au même titre que la fleur, le ruisseau et l'arbre. Qui de l'arbre, de l'oiseau, de la fleur ou du poète écrit vraiment le poème? Peu importe, nous dit Richard Rognet puisque l'important, c'est l'existence même du poème. Cette « recherche du temps perdu » particulièrement dans ce triptyque⁸ semble marquer l'identité même de Richard Rognet.

4. L'usure des mots et des temps

Le poète vit dans ces temps où la grammaire n'a plus rien à démontrer, elle conjugue dans l'ordre de l'intime ; le poète vit dans un présent non abouti dans lequel passé et futur tiennent des positions défendables qui lui permettent de se retourner sur ce qui a été vécu et aimé. La totale exigence vis-à-vis de son existant, comme de son poème, l'oblige à rejeter jusqu'à l'or des mots qu'il a fréquentés avec un peu d'inconséquence avoue-t-il dans son poème et qui dans un souffle d'abandon et de dérive ne suffisent plus à sa respiration.

*[... L'or de rien — tu
répètes en chaque lambeau
de vent l'horreur de voir.*

*L'or, l'abandon — et
plus de voix, le soir
s'efface, tarde la nuit
plus jamais d'heure⁹.*

8 *Dérive du voyageur, Le visiteur délivré, Le promeneur et ses ombres.* Ces trois livres forment un triptyque non décidé à l'avance mais qui se sont imposés au poète par les réseaux et les résonances qu'ils forment.

9 *Dérive du voyageur*, p. 15.

Le poème interroge ce qui est vivant, des voix, trop de voix, des murs, trop de murs, des morts, trop de morts pour ce rien inutile. Tous appelés à grands cris afin que l'histoire du monde s'accomplisse. La parole du poète va chercher les voyageurs du monde qu'il exhorte à se tenir dans la lumière, à mieux écouter les battements du cœur, à préserver les éléments de la nature mais aussi il en appelle à la conscience de ces hommes qui peuvent faire saigner la rivière et préparent sans frémir la fin du grand tout :

*Tu hurles dans la terre
noire de ta gorge — silence —
le ciel prend peur,
la rivière saigne, le héron
disparaît dans son vol...]*

[... — ton cri

prépare la fin du Tout¹⁰.

Richard Rognet est-il si désespérément certain d'une finalité sans lumière quand il écrit : « *Rien n'indiquelle chemin* », et que sonne en écho non pas contraire mais d'une grande espérance, un vers de Guillevic qui nous dit : « *Il doit y avoir un chemin* ». Deux éventualités qui nous interrogent, mais auxquelles nous ne pouvons donner réponse. Ce « rien » revient dans ce triptyque comme un motif de noirceur et de désespoir alors que le mot dessiné sur la page, « rien » induit plutôt un espace de blancheur et de nudité. Ce rien peut être aussi l'absence, absence de l'autre, absence de Dieu, absence d'espoir, absence de mots, parce que les mots perdent leur sens :

*[... nuit des mots
ne pas les choisir,
les laisser pourrir,
oui, pourrir, les
priver de sens...]*¹¹

Cette poésie tragique et sombre est sauvée par la passion qu'elle nous montre pour la nature. Elle nous apparaîtrait toute empreinte du seul

10 *Dérive du voyageur*, p. 21.

11 *Dérive du voyageur*, p. 77.

désespoir si elle ne renfermait pas tout ce qui fait que ce poème existe fortement dans ce qu'il nous donne à voir et à entendre : rythme intérieur et musique qui, si elle n'est pas jubilatoire au premier degré, nous offre dans ses accents mélancoliques quelque parenté verlainienne comme ce fragment de poème :

*S'éteigne l'heure,
le temps s'arrête,
sur moi les branches
s'abaissent — tendre tombeau...]*¹²

5. La mémoire retrouvée

Ombres déjà au sein duquel le promeneur veille. Ombres sur une identité que le poète semble vouloir démasquer et qui émerge au-delà des brumes toute en sensibilité, vérité, incarnation de ce qui est observé et vécu. En nommant les lieux, la montagne, la forêt, le trèfle mauve, le ciel, la rose, le poème inscrit son identité dans ce qu'il nous offre.

*[... Je serai ciel, arbre,
buisson ailé, tout
le jour, je serai
la phrase du matin, ...]*¹³

Ce matin conduit les pas du voyageur vers les chemins d'enfance, vers l'innocence perdue, vers le jardin toujours à retrouver comme cette demeure elle aussi perdue. Où sont-ils maintenant sinon en promenade avec le poète en tout lieu, en toutes dérives. Matin de promesses et de dangers. Matin inexorable. L'enfance, comme le matin d'une vie qui a pris son envol pour sa destinée humaine, c'est-à-dire sa finitude. Car l'espace et la durée ne sont pas mesurables dans une destinée humaine. À la fois éphémères et éternels, les instants de vie s'entrechoquent, accueillent les mots du poème ou les rejettent.

*[...Parler dans les intervalles
Ne console pas*

12 *Dérive du voyageur*, p. 24.

13 *Dérive du voyageur*, p. 89.

*la durée, ce que tu rêves
rejoint la nuit, le temps
a tendu ses collets
dans l'espace, ...]*¹⁴

Tout paraît achevé dans ce fragment. Le poète offre un art poétique de vie, tout simplement. Dans ce triptyque, nous assistons à l'alliance fraternelle de tout ce qui compose l'existant. Des hommes et des femmes apparaissent qui donnent corps au texte et valident la perception que le poète a de l'autre et des autres. Ici une mère, là une enfant, une amie trop tôt disparue, plus loin le visage d'un amour. Ce sont toutes ces présences passées qui visitent le voyageur et délivrent sa mémoire afin que ne s'installent dans ces instants de vie l'oubli et les regrets comme uniques composants de l'existence. C'est pourquoi mémoire, oubli et regrets récurrents dans l'œuvre sont toujours recréés et revisités par les mots du poème.

Le voyage va se modifier peu à peu pour faire place à une promenade, plus tranquille, plus contemplative, un itinéraire que le promeneur sait depuis toujours qu'il aboutira à une rencontre irrémédiable avec ses ombres. Lui-même deviendra une de ces ombres et finira par hanter d'autres vivants.

La mort, très présente dans la poésie de Richard Rognet, peut rimer avec solitude, silence et ténèbres. Chaque pas mène le promeneur au plus près de la mort. C'est un acte de vie irréversible.

*[... Tu souris à toutes
ces années qui préparent,
avec minutie, l'année
où le noir silence te
couvrira de terre noire, ...]*¹⁵

Tous ces éléments du paysage façonnent le poème que nous regardons sur la page comme un motif pictural qui résonne en nous. Ce motif nous entraîne à poursuivre avec le poète sa promenade dans le temps et dans le poème. Et ce qui nous bouleverse dans le poème de Richard Rognet c'est bien l'intensité du moment vécu qu'il nous propose et auquel on ne peut

14 *Le Visiteur délivré*, p. 21.

15 *Le Visiteur délivré*, p. 59.

se soustraire. Le poète a la grâce de nous installer dans son domaine et nous n'avons qu'un seul désir, celui de nous approprier son poème et l'emporter dans nos propres territoires. Nous sommes dans sa forêt, près de ce portail défoncé entre les ronces, nous suivons le lézard sur le mur et nous entendons avec lui « un morceau de la nuit (qui) gémit dans les fougères¹⁶ ».

Le poète réussit à sortir des limites de son ego pour nous offrir le monde, à sa manière. Pour le célébrer en homme et en poète malgré la disparition, l'oubli, les regrets, la mémoire, les ruines. Il lui faut trouver la force reconstruire le temps passé en temps vivant, en temps présent.

*Ne laissez pas
mourir les roses
la douceur est
bien trop fragile*

*Ne quitter jamais
le jardin avant
d'écouter les
oiseaux, les oiseaux*

*que l'automne froisse
de son oblique
clarté. Déchiffrez*

*dans les feuilles
tombées les prochains
souffles du printemps.*

*Ne laissez pas
mourir les roses
votre mort serait
trop brutale¹⁷.*

Le poète le dit avec une certaine tristesse : nous ne sommes que de passage ; dans un passage qui peut s'ouvrir avec les outils du poème et du

16 *Le Promeneur et ses ombres.*

17 *Le promeneur et ses ombres*, p. 63.

cœur qui nous permettent de débroussailler nos ombres. Les ombres du promeneur, ce passager de l'existence qu'est Richard Rognet, que nous sommes tous, ne veulent à aucun moment disparaître. Elles font partie de la lumière qui éclaire le chemin du poète, elles sont tour à tour terres d'accueil et demandeuses d'asile, cette terre d'asile qu'est le poème de Richard Rognet et qui nous consent une respiration plus intense, plus belle et plus vraie.



ABRAHAM ANGHIK RUBEN

À la recherche d'un nom (Collection Terra Capital Corp.)